



# LES HOMMES

SEARCH AND  
DESTROY



Edilivre



*A la mémoire d'Auguste Le Breton mon « maître »*

*Depuis, et pour toujours ;*

*Qui a su embraser mon âme.*

*Pour Cathy la seule....*

*Pour D.B et sa « Dream Team »*

*Pour Blaise Giuliani*

*Tu sais pourquoi, Blaise....*

*Merci à Manu et Sébastien pour l'aide qu'ils  
m'ont apporté à ce livre.*



## Première Partie

*« Toute existence est nécessairement un processus de décomposition »*

CIORAN



# 1

En cette fin d'après-midi de juin, la température affichait 23, ce qui était doux pour la saison.

Paul Bernier, installé confortablement à la terrasse d'un café Boulevard du Montparnasse, contemplait pensivement la foule des badauds déambulant sur les trottoirs, en cette heure de sortie des bureaux.

Les jambes étendues devant lui et les yeux mi-clos, il sentait à peine la chaleur, malgré sa chemise de laine et son gros manteau d'hiver. Parfois, certains passants se retournaient pour le regarder, tout en se disant qu'il y avait des originaux partout, car Paul ne donnait pas l'impression d'être un clochard.

Il avait atterri à cette brasserie au milieu de l'après-midi et renouvelé sa consommation à deux reprises déjà.

Depuis ce matin très tôt, il errait dans les rues du 14<sup>e</sup> arrondissement, telle une âme en peine.

Huit ans. Huit longues années que toute son

existence était mise entre parenthèses. Il se sentait comme un parachutiste lâché dans le vide, ignorant tout de là où il allait atterrir. Cette journée avait été pour lui un sas de décompression, sorte de transition entre ce qui avait été le dedans et ce qui était désormais le dehors.

Ce matin, au greffe de la prison, il n'avait pas ressenti la moindre émotion positive, juste une sorte d'angoisse, comme un nœud au fond de la gorge. Il n'avait annoncé à personne le jour exact de sa libération ; il voulait être seul pour faire le point, réfléchir et reprendre peu à peu ses repères. Il avait un peu plus de 3000 Francs sur lui, résultat de cinq ans de labeur à l'atelier pénitentiaire et aussi du reliquat des mandats envoyés par Claire.

Il était heureux, quelque part, d'en sortir au printemps, lui qui y était entré en hiver, car les femmes, lorsque les beaux jours arrivaient, savaient mettre leurs charmes en valeur. Il sentait sa quatrième érection depuis ce matin. C'était bon signe.

Il s'étira longuement, appela le serveur, régla sa consommation, se leva, saisit son sac et reprit son chemin en direction de la bouche de métro, située devant le cinéma le « Bretagne ».



## 2

Pour la troisième fois, Xavier Cota pesta contre les embouteillages impossibles de cette fin d'après-midi. Il se maudit intérieurement de n'être pas revenu plus tôt. Il avait profité de son jour de congé pour aller courir au Bois de Boulogne, entretenir sa forme et évacuer le stress du quotidien.

Claire allait encore lui demander d'aller faire les courses car elle devait aller chercher Nicolas à l'école. Pour se calmer, il plaça dans son lecteur de cassettes un enregistrement de Nat King Cole, une de ses chansons préférées « Unforgettable ». Ce morceau avait le don de le faire planer. Mieux qu'un joint. Il laissa sa tête reposer contre le siège et, aussitôt, se détendit. Il pensait depuis quelque temps à Nicolas, à la façon dont les choses tourneraient lorsque Paul reviendrait.

Il n'était pas spécialement angoissé, mais plutôt inquiet par rapport à Nicolas, qui avait toujours vu en Xavier son véritable père, alors que...

Claire avait laissé faire les choses ; ou plutôt laissé Xavier prendre les initiatives dans ce sens, se déchargeant ainsi de la tâche à assurer lorsque Paul serait libéré.

Paradoxalement, Claire aimait toujours Paul, d'un amour tendre et profond, et elle ne le cachait pas à Xavier, qu'elle aimait aussi. Celui-ci comprenait la situation, mais en souffrait atrocement.

Il avait rencontré Claire six mois après l'arrestation de Paul ; juste avant la naissance de Nicolas. Il n'avait pu être présent à l'accouchement, seule une amie de Claire se trouvait là. Il s'en était un peu voulu. Pas Claire. Elle, comprenait.

C'était cette compréhension mutuelle, réciproque, qui avait provoqué cette alchimie entre ces deux êtres, peut-être plus forte qu'une passion qui s'enflamme comme un feu de paille, pour ensuite s'éteindre comme une bougie.

Ils n'en parlaient presque jamais, de ce qui se passerait à la libération du père de Nicolas.

Un an auparavant, Xavier avait pris la décision d'aller trouver Paul, lors d'une visite au parloir de la prison. Paul avait dans un premier temps refusé cette entrevue, il n'en voyait pas l'intérêt ; sans compter que le fait de se retrouver face à face avec son rival risquait – pensait-il – de faire naître en lui un sentiment plus destructeur qu'autre chose.

Les deux hommes s'étaient tout d'abord observés quelques instants. Xavier s'était efforcé de rester

impassible, tout en essayant de se mettre à la place de Paul, de penser comme lui, d'imaginer ce qu'il ressentirait dans sa situation.

Paul avait, quant à lui, porté sur Xavier un regard dénué de toute émotion. Il ne ressentait rien. Le vide total, à sa grande surprise, car il s'attendait au contraire à quelque chose de douloureux, mélange de frustration et de haine.

De toute leur entrevue, Paul ne dit strictement rien. Il ne fit qu'écouter son vis-à-vis, stoïquement, avec un regard totalement inexpressif. Il était dans une sorte de cocon, il n'entendait plus rien des bruits extérieurs : raclements de chaises, murmures des autres détenus et de leurs visiteurs. Seuls lui parvenaient les propos de Xavier. Celui-ci, au début, ne savait pas s'il devait tutoyer ou non le père de Nicolas. Il avait eu l'impression de le connaître depuis toujours ; résultat de toutes les fois où Claire avait parlé de lui.

Il avait finalement adopté le tutoiement, sans réfléchir, sans une stratégie quelconque. Il n'avait même pas anticipé sur ce qu'il aurait à dire. Il lui avait déclaré qu'il aimait Claire et qu'il aimait Nicolas comme son propre fils, mais aussi que Nicolas voyait en lui, Xavier, son vrai père.

A ce moment de son discours, il s'était alors attendu à une réaction de Paul, mais non, rien. Rien sinon ce regard, aussi chaleureux qu'un bloc de pierre.

Xavier avait poursuivi en déclarant que Claire

continuait malgré tout à aimer Paul. Même lorsqu'ils faisaient l'amour, elle pensait à Paul, à ses bras, à son corps, à son odeur, au goût exquis de son nectar. Xavier, quant à lui, restait avec Claire et le petit pour les aimer, les chérir, les protéger.

Avec lui, ils ne risquaient ni ne manquaient de rien.

Il passa sous silence la fois où il était allé seul dans une cité des Lilas « s'occuper » d'un groupe d'adolescents qui rackettaient les enfants à la sortie des écoles – Nicolas étant l'une des victimes. Xavier avait réagi aussitôt. Il était allé affronter un groupe de six ou sept jeunes de 13 à 17 ans, et en avait récolté une ecchymose à la pommette. Mais, de son côté, il en avait sérieusement amoché trois.

Il n'en avait pas parlé à Paul, par simple pudeur. Son intervention contre les voyous était normale ; il se considérait comme responsable de Nicolas en n'ayant pas à en attendre de compliments. De toute façon, si Paul devait le savoir un jour, ce serait bien assez tôt.

Xavier ne se servirait pas de cela comme d'un argument pour se faire « adopter » par Paul, rentrer dans ces bonnes grâces, cela aurait été minable.

Pour terminer Xavier avait promis à Paul que, lors de sa libération, il lui rendrait sa femme et son fils, qu'il se retirerait, et que, en outre, si Paul désirait qu'ils se voient d'homme à homme, sans barreaux ou vitre spéciale entre eux deux, lui, Xavier, l'attendrait.

Une fois son monologue terminé, Xavier s'était

levé, avait longuement regardé Paul au fond des yeux, cherché en vain à y lire quelque chose, n'importe quoi, puis, en désespoir de cause, s'était retiré sans un mot ni même un signe de la tête.

De retour à leur appartement, Claire n'avait pas posé de questions sur le résultat de l'entrevue. Lorsqu'il était entré dans leur petite cuisine, elle s'était détournée du plan de travail où elle préparait le dîner et ils s'étaient regardés quelques secondes ; elle avait compris qu'il n'y avait rien à dire, que tout était encore en suspens.



### 3

Le journal de la nuit venait de se terminer sur France 2.

Paul était allongé, la tête reposant sur son avant-bras, contemplant le plafond, songeant à ces deux journées passées depuis sa libération.

Il en fallait du temps pour se réadapter.

Il ne pensait pas que ce serait si dur. Il avait l'impression qu'il fallait tout réapprendre : à respirer, à sentir, à écouter, à percevoir mille bruits, mille petites choses ; à se demander si les autres savaient que vous sortiez du « dedans ».

Pendant ces 48 heures, il avait cru sentir leurs regards le transpercer de toutes parts. Il était allé traîner ses guêtres rue Blondel où il avait retrouvé Cindy, qu'il avait connue jadis. Il n'espérait pas trop la revoir après huit ans, mais, à sa grande surprise, elle était toujours là.

Elle ne l'avait pas reconnu du premier abord, le prenant au début pour un client un peu plus classe

que les autres, puis son sourire chaleureux qu'il lui connaissait était venu sur son joli visage, un sourire sincère, pas commercial.

Elle avait de bons souvenirs avec lui. Il n'y avait pour ainsi dire jamais eu d'affaire de sexe entre eux deux, si ce n'était peut-être une fois, mais cela s'était révélé sans suite, simplement hygiénique, l'essentiel de leurs rapports étant ailleurs. Ils n'avaient jamais pu déterminer vraiment la nature de leur relation : mélange d'amitié, de tendresse, quelque part des rapports frère-sœur. Paul représentait pour Cindy le grand frère qu'elle n'avait jamais eu, étant elle-même de l'Assistance Publique.

De le revoir huit ans après lui avait réchauffé le cœur. Elle s'était ruée vers lui, l'avait serré contre elle et n'avait pas su quoi dire. Lui non plus. Elle n'avait pas osé lui proposer de monter, comme elle y avait pensé une seconde, car cela aurait pu signifier qu'elle le mettait au même rang qu'un vulgaire client. Et elle s'en serait voulue. Ils étaient allés prendre un café à Strasbourg Saint-Denis, à deux pas. Il lui avait demandé si cela de la gênait, de s'arrêter de travailler pour aller boire un coup avec lui. Elle avait souri du coin des lèvres. Sans commentaires.

Paul ne lui avait jamais posé de questions sur son protecteur, car dans ce quartier, il savait que chaque fille était « protégée ». Mais elle n'avait semblé jamais avoir de problèmes de ce côté-là.

Une fois seulement, il lui avait fait comprendre à



mots couverts que, en cas de besoin, il serait là pour régler le problème ; il détestait les proxénètes.

Elle ne l'avait pas oublié.

Ils avaient parlé du bon vieux temps durant un peu plus d'une demi-heure, mais n'avaient pas évoqué son séjour en prison. Elle savait pourquoi il y avait passé 8 ans. Bruno le lui avait expliqué.

Elle ne lui avait pas non plus demandé ce qu'étaient ses projets ; elle était sûre que lui et Bruno allaient se revoir ; et elle savait ce que cela signifiait.

Elle avait ressenti une impression de malaise.

Tout bêtement, il n'avait plus su quoi lui dire, alors qu'il savait qu'il pouvait tout lui dire. Elle était, avec Bruno, la seule personne au monde en qui il avait le plus confiance, de façon totale et absolue.

Mais son incarcération l'avait vidé de toute sa substance, complètement. Il n'avait rien vécu durant huit ans. Rien, si ce n'est du sordide, de l'inénarrable.

Il était là, à ce guéridon de café avec l'impression d'être aussi vide qu'un poisson, étripé par un pêcheur pour servir d'appât. Anéanti. Il eut presque soudain envie de pleurer.

Il avait noté le numéro du téléphone portable de Cindy en lui promettant de la rappeler et était rentré à son hôtel, rue Montmartre.

Demain, il appellerait Bruno et irait trouver Claire qui habitait le 19<sup>e</sup>, dans l'appartement de Xavier.



## 4

En ce dimanche matin, il y avait foule Place des Fêtes, pour le marché.

L'odeur des fruits, légumes et poulets rôtis emplissait l'air de senteurs particulières. Paul se surprit à aimer cela ; ça faisait si longtemps. Il était juste venu au marché pour acheter des fleurs et un jouet pour Nicolas, son fils. Il éprouva tout à coup comme une sorte d'appréhension, car il ne savait pas où il mettait les pieds, comment allait se décider son destin. Il décida de faire le vide dans sa tête et d'y aller sans plus se poser de question.

Il avait appelé Bruno ce matin même et pris rendez-vous avec lui Porte d'Orléans, dans l'après-midi. Mais il tenait à entreprendre le plus difficile avant.

Claire et Xavier habitaient tout à côté. Une fois ses deux achats effectués, il marcha d'un bon pas jusqu'à leur immeuble. Passant devant la vitrine d'une boulangerie, il se regarda dans la glace, tout surpris de constater qu'il ne s'était pas regardé en face depuis

huit ans, si ce n'est pour se raser tous les matins.

Il ne fut, à vrai dire, pas mécontent du résultat. À 39 ans, il en paraissait 5 de moins. Visage émacié, avec peut-être quelques rides en plus par rapport à avant.

Il s'était acheté, depuis sa libération, une chemise sport qui mettait en valeur sa carrure athlétique entretenue par les séances quotidiennes de culture physique, qu'il s'était imposé durant son incarcération. Il savait que c'était à l'intérieur qu'il avait changé, vieilli, qu'il s'était détérioré de façon irréversible. Son sourire devant son reflet, à cette pensée, se figea et il reprit son chemin.

Paul esquiva le barrage du digicode en entrant à la suite d'un couple du 3e âge rentrant du marché.

L'homme le dévisagea rapidement par dessus son épaule, l'air vaguement soupçonneux, mais le sourire radieux que Paul affichait pour la circonstance le rassura.

Il dédaigna l'ascenseur et grimpa quatre à quatre les marches de l'escalier jusqu'au quatrième étage.

Aussitôt arrivé sur le palier, la porte s'ouvrit instantanément et Claire s'encadra dans l'entrée.

Ils se regardèrent quelques secondes, sans trop savoir lequel des deux devait ouvrir le feu.

– Je t'ai aperçu par la fenêtre, je te guette sans arrêt depuis deux jours ; ton avocat, tu sais il a très peu de secrets pour moi. Il m'a annoncé ta libération, il y a huit jours.

– Excuse-moi, je ne suis pas venu tout de suite